

# La tradition chrétienne en terres celtiques

Par Thierry Jolif.

La tradition nous apprend que la foi fut apportée en Grande-Bretagne par Joseph d'Arimatee, accompagné de Nicodème, qui amena aussi avec lui le Saint Vaissel qui avait contenu le sang et l'eau qui coulèrent du flanc de Notre Seigneur percé par la lance de Longin. Ce calice avait aussi, semble-t-il, servi à la Sainte Cène, et c'est par son truchement que Notre Seigneur nourrit Joseph durant sa captivité. Ainsi, si nous suivons une logique historique, la Grande-Bretagne, aurait reçu le premier témoin de la foi quelques années seulement après la mort et la résurrection du Christ, Notre Seigneur<sup>1</sup>. De même, c'est en l'an 54 que Saint Paul envoya en Bretagne insulaire son disciple Aristobulos<sup>2</sup>, c'est à dire peu de temps après le début de la conquête de l'île par les romains. Selon F. Walter<sup>3</sup> à la fin de la domination romaine il n'y aurait plus eu de païens en Bretagne insulaire, ce qui semble aujourd'hui avéré, car apparemment, en conséquence de la Paix de l'Eglise en 312, le christianisme était devenu la religion officielle de la Grande-Bretagne. Toutefois les témoignages probants concernant les communautés chrétiennes sur ce territoire ne remontent pas avant 200, ainsi Tertullien, qui constate l'évangélisation des régions situées au delà des aires romanisées, et Origène, qui, vers 240, voit dans la foi au Christ une force capable d'unir les Bretons (*quando enim terra Britanniae ante adventum Christi in unius deiconsensit religionem ?*) Les relations entre l'île et la Gaule continuèrent à être nombreuses mais ce qui, paradoxalement, renforça encore ces rapports, tout au moins dans le cadre de l'Eglise, ce furent les propos d'un moine breton nommé Pélage. La controverse qui s'ensuivit est appelée celle de la « Grâce et du libre arbitre » . « Le Pélagianisme professait que la grâce est une récompense du mérite de la volonté humaine. Pélage a transposé le mystère de la grâce (énergie divine incréée) sur le plan rationnel où les réalités d'ordre spirituel que sont la grâce et la liberté se transformèrent en deux concepts juxtaposés qu'il fallait accorder entre eux comme deux objets extérieurs l'un à l'autre, exaltation de la liberté individuelle et de l'ascèse personnelle. Saint Augustin dans sa polémique contre Pélage a suivi l'exemple de son adversaire en se plaçant sur le même terrain rationnel où la question ne pouvait jamais être résolue. Saint Jean Cassien prit parti dans ce débat contre Pélage et Augustin. En occident, il ne fut pas compris correctement étant interprété dans le plan rationnel, comme semi-pélagianiste. Il affirmait la synergie de la grâce divine et de la liberté humaine, l'union déifiante des deux volontés. Position et enseignement pleinement orthodoxes) »<sup>4</sup>. L'hérésie prenait une telle ampleur que les orthodoxes de l'île firent appel à l'Eglise des

Gaules, dont un synode désigna l'évêque Germain d'Auxerre auquel fut adjoint Saint Loup de Troyes. Leur mission dura de 429 à 431, elle fut couronnée de succès mais après leur départ l'hérésie releva la tête, Saint Germain entreprit donc une seconde mission accompagné de Sévère de Trèves, et cette fois, ils mirent fin au « pélagianisme ».

*1 Que la coupe, qui allait devenir le Saint Graal, ait été apportée en Grande-Bretagne concorde avec le fait que la tradition celtique voyait dans cette île un centre spirituel primordial. Les noms celtiques de l'île Albion, Alba, se rapportent à la couleur blanche, couleur sacrée par excellence. De plus l'étymologie du mot graal offre plusieurs sens, tel que grasa/e, vase, et grada/e ou gradua/e, livre, qui se croisent aussi avec le symbolisme du cœur lié à la coupe. Or, le cœur représente toujours soit le centre primordial de tout être, lieu de réflexion de l'Intellect incréé, soit un centre spirituel terrestre.*

*2 Cet envoi est encore célébré dans la ménologie de l'Eglise Orthodoxe grecque. 3 Ferdinand Walter, Das A/te Wa/es, Bonn, 1859, p. 217.*

*4 Très Révérend Père Patrick Gérard, Chrétientés ce/tiques, archives de l'auteur.*

En Gaule, fin IV l'infrastructure épiscopale et diocésaine était organisée, mais il n'existait alors ni autorité ecclésiastique ni primat, l'Eglise était organisée dans les limites des provinces civiles romaines. Ce conformisme naissant fut bientôt bouleversé par l'ascétisme qui, depuis le III<sup>e</sup> siècle, se répandait dans les communautés d'Egypte, de Syrie et dans les pays de la Mésopotamie. Ce fut, sans doute, Saint Athanase qui l'introduisit en Gaule. Puis au début du V<sup>e</sup> siècle ce fut au tour de Saint Honorat d'étendre encore l'influence de cette spiritualité des Pères du Désert en fondant une célèbre école monastique sur l'île de Lérins. La correspondance de Saint Paulin avec son maître Ausone montre très clairement la force avec laquelle le conformisme bureaucratique du christianisme gaulois fut balayé par les doctrines des Pères du Désert. Mais c'est sans doute avec Saint Martin que l'histoire des chrétientés celtiques commence véritablement. Disciple de Saint Hilaire de Poitiers, il s'établit en Gaule et vécut quelques années en ascète dans des grottes et des cellules de bois à Ligugé fut consacré évêque de Tours vers 370.

Ligugé fut le premier monastère de Gaule et Saint Martin le premier des « évêques-moines » qui devaient devenir pour de longs siècles l'un des traits caractéristiques des chrétientés celtiques. L'influence du monachisme va s'étendre à compter du Ve siècle. Toutefois, selon la tradition, celui qui influença fortement les chrétientés celtiques fut sans conteste Germain d'Auxerre. Les traditions bretonnes lui attribuent la formation de Saint Patrick, de Iltud et de Briec organisateurs des chrétientés irlandaises et bretonnes

Avant le VI<sup>e</sup> siècle rien ne différencie encore vraiment l'organisation de ces Eglises locales. C'est avec le bouleversement occasionné par la redécouverte des doctrines des Pères du Désert et avec l'essor du monachisme que les Celtes feront preuve d'une originalité qui ne leur apportera pas toujours qu'admiration. C'est la conversion de l'Irlande qui entraînera les pays celtiques vers une certaine originalité quand à l'organisation de l'Eglise et de ses coutumes. Et c'est essentiellement au pays de Galles que la Bretagne armoricaine devra sa « receltisation ». En effet bien avant la fuite des troupes romaines cantonnées en Bretagne insulaire il semble que de petits groupes de Bretons se soient installés dans ce qui n'est encore que la Letavia, l'Armorique. Durant les siècles suivants l'installation se fera plus massive et plus régulière. Des clans entiers, menés par le chef civil et le chef religieux (qui sont très souvent de la même famille), s'implantent sur ces terres qui n'étaient plus que très peu peuplées, apparemment, mais dans cette période de l'histoire toute affirmation péremptoire est vaine. Toujours est-il que, peu à peu, ces immigrants s'installent un peu partout et au V<sup>e</sup> siècle ils occupent déjà la majeure partie de la péninsule, le nord, le nord-ouest, l'ouest et le sud-ouest. Seules les régions de Vannes et de Rennes ne sont pas encore sous leur contrôle. Bien sûr ces immigrants sont chrétiens et leur installation se fait selon des critères religieux. Les grandes agglomérations n'existant pas, les communautés se forment au sein des « paroisses ». En fait le système breton connaît différentes appellations spécifiques telles que les « plou », du latin plebs, le peuple, par opposition à ordo, le clergé. " découle de cela que l'organisation ecclésiastique de la Bretagne continentale ne s'est pas instituée selon le modèle romain une cité = un évêque = un diocèse mais selon une forme « celtique », un « abbé-évêque » dont le pouvoir s'étend sans règle territoriale précise. La tradition fait remonter la fondation de la Bretagne armoricaine à sept Saints: Corentin, Pol, Tugdual, Patern, Briec, Malo et Samson. En fait il existe neuf Saints, fondateurs des neuf premiers évêchés bretons, il faut donc rajouter à cette liste Saint Clair et Saint Melaine (on évoque habituellement leur origine gallo-romaine pour expliquer leur éviction de la dévotion populaire). Peut-être faut-il y voir un arrangement afin de porter à sept, chiffre céleste de la perfection, le nombre des Saints fondateurs ou bien accepter de considérer cette désaffection comme un rejet des évêchés où la langue bretonne n'était guère parlée ?

La question n'est pas tranchée et le plus important reste que les vies de ces Saints sont attestées et surtout qu'elles démontrent assez l'importance prise par le monachisme au sein des chrétientés celtiques. En effet ces missionnaires sont tous des moines et deviennent tous par la force des choses des évêques. Saint Samson était déjà abbé-évêque du monastère de Llanilttyd lorsqu'une voix céleste lui donna l'ordre d'aller évangéliser les armoricains. Malo était moine à l'abbaye de Llancarvan (et sans doute déjà évêque), disciple de l'irlandais Saint Brendan, il traversa la Manche en solitaire et fonda un monastère près de la cité d'Aleth. Pol Aurélien était quant à lui l'abbé d'une petite communauté chrétienne du pays de Galles, il débarqua en Armorique à la tête de ses douze disciples Briec, pour sa part, établit son abbaye, à l'embouchure du Gouët, grâce à la générosité de son cousin Riwal, alors machtiem (chef de village) du pays.

On voit que l'installation des Bretons s'est faite par arrivées successives, les membres d'une même famille pouvant se rejoindre les uns les autres. Ce qui reste important et qui marque les caractéristiques de l'Eglise bretonne ce sont ces hommes, moines et ermites, qui, bien que fondateurs de monastère et d'abbayes importantes n'en demeure pas moins attachés à une discipline solitaire d'austérités ascétiques. Ainsi Saint Pol Aurélien établit un ermitage à Ouessant, Saint Gildas à Houat, alors que d'autres tels Saint Méliau ou Saint Emilion furent des moines itinérants. Ce furent également les Saints qui organisèrent les paroisses, les évêchés n'existant pas encore elles se mettent en place en suivant d'autres principes que le découpage habituel de l'évêché en paroisses.

L'originalité des usages bretons fut à l'origine des tensions avec les Eglises de Gaule plus proches de l'autorité romaine. La tonsure particulière<sup>5</sup>, la date de pâque<sup>6</sup>, et le rituel du baptême posèrent un certains nombres de problèmes, ainsi d'ailleurs, que la consécration épiscopale. Mais les raisons politiques se mêlèrent aussi à cette dispute, qui resta tout de même peut signifiante jusqu'au Xe siècle, l'Eglise mérovingienne ainsi que le pouvoir franc tentant alors de contrer l'expansion bretonne. La Bretagne et l'Armorique finiront par s'aligner sur l'ecclésiologie romaine et comme en Irlande les règles monastiques seront homogénéisées, l'organisation épiscopale sera affermit et les ermites comme les moines errants et les anachorètes se feront de plus en plus rares. « L'Eglise celtique, comme plus tard d'ailleurs les Autres Eglises occidentales, le pouvoir temporel aidant, dû se plier aux

exigences organisatrices et centralisatrices de Rome. Ce n'est plus l'Amour fraternel des évêques et donc des Eglises qui préside à la vie ecclésiale, mais la subordination»<sup>7</sup>. Nous devons toutefois rappeler que les invasions vikings et la christianisation des royaumes danois de Dublin, de Waterford et de Limerick (qui furent immédiatement rattachés à Rome par le biais de la juridiction de Canterbury) sont à l'origine de l'affaiblissement des particularités irlandaises. En Armorique dès 818 l'importante abbaye de Landévennec, jusqu'à lors restée fidèle aux us et coutumes celtiques, adoptera la règle de saint Benoît.

Selon la tradition Saint Patrick est le seul et unique évangéliste de l'Irlande. D'origine bretonne, fils d'un Diacre, Patrick est enlevé, après le massacre de sa famille, par des pirates Irlandais. Il passera plusieurs années de sa vie en Irlande comme esclave, avant qu'une voix ne le pousse à s'évader. Il embarquera sur un navire en partance et parviendra à rentrer chez lui. Toutefois un rêve le hante, il revoit sans cesse des personnes qui en Irlande l'appellent à leurs secours. Il décide de suivre cette voix et part en Gaule où il aurait été disciple de Saint Germain d'Auxerre qui serait à l'origine de sa mission en Irlande. Dès son retour Patrick se met à l'ouvrage et convertit tout d'abord la haute société irlandaise,

*5 La tonsure celtique, très répandue en Irlande, et qui s'exportera en Bretagne, tant insulaire que continentale, est décrite dans le Catalogue des saints comme allant de aure ad aurem, c'est-à-dire d'une oreille à l'autre. Les moines portaient donc les cheveux longs à l'arrière du crâne et rasaient la partie antérieure. Certains auraient, semble-t-il, gardé une mèche de cheveux sur le front. Cette coiffure est décrite par un manuscrit de l'Hibernensis (recueil canonique irlandais) comme étant celle des druides. Il est à noter, même si là n'est pas notre sujet immédiat, que cette « tonsure druidique » serait à rapprocher de la mèche de cheveux sacrée conservée par certains initiés hindous, et qui dans le cas présent, pourrait, en ce qui concerne les druides, se rapprocher du symbolisme du troisième œil. Quant au fait que de si nombreux moines aient été, dans les premières années du christianisme en Irlande, si attachés à cette tonsure particulière, nous rappellerons que le premier personnel de l'Eglise d'Irlande se constitua essentiellement de druides.*

*6 La controverse sur la date de Pâque est extrêmement complexe et a duré presque quatre siècles. Pendant fort longtemps, alors que le concile d'Arles de 314 avait décrété que la Pâque se célébrait uno die et uno tempore par omnem orbem, les Celtes insulaires continuèrent à faire osciller la Pâque entre, d'une part, le 14e et le 20e jour de la lune inclusivement, ce qui, lorsque le 14e jour de la lune tombait un dimanche entraînait une coïncidence avec la Pâque juive et d'autre part entre le 25 mars et le 21 avril, l'équinoxe étant fixé par eux au 25 mars alors que le canon de Denys le Petit le fixait au*

21 mars.

7 T.R.p Patrick Gérard, *Chrétientés celtiques*, op. cit.

8 Patrick fut, semble-t-il, l'esclave d'un druide très puissant du nom de Miliuc, dont il garda les troupeaux jusqu'au moment de sa fuite. Le nom irlandais de Patrick *Coithraige* signifie « serviteur des quatres ».

en particulier le roi suprême Loegaire et sa famille, ainsi que ses druides. « ... la conversion par le haut a mis à la disposition immédiate de l'Eglise d'Irlande un personnel de très haut niveau intellectuel (les *filid* ou « poètes », en fait des druides) cependant que, en l'absence de tout point d'appui urbain à la mode romaine, les évêchés celtiques se sont fixés dans les monastères»<sup>9</sup>. En effet l'Irlande est un pays où l'urbanisme est encore moins développé qu'en Bretagne il faut donc parcourir de longues distances et Patrick préférera toujours s'adresser aux grands, considérant que leurs fidèles les suivraient. Mais pour ce faire il fallait aussi convaincre les druides et Patrick se fit alors, selon l'heureuse expression d'Olivier Loyer, « druide de dieu »<sup>10</sup>. Comme tous les héritiers de la succession apostolique Patrick détient le pouvoir de lier et de délier<sup>11</sup>, pouvoir auquel les druides n'ont pas pu être insensibles, et c'est bien en faisant preuve d'une magie supérieure à la leur qu'il imposa sa foi. La tendance au monothéisme de la religion celtique dut être également un autre atout, en tout cas elle ne constitua pas une opposition absolue entre les deux voies. Mais si la force de la chrétienté irlandaise résida dans son organisation monastique Patrick ne fut pas un fondateur de monastère laissant à ses successeurs cette tâche. L'autre originalité de l'Eglise d'Irlande fut de ne pas avoir été fondée sur les institutions latines, elle s'est constituée à partir de la société irlandaise telle qu'elle subsistait encore lors de l'arrivée de Patrick. Si l'origine du grand mouvement monastique qui s'imposa parmi les Celtes se situe très sûrement au pays de Galles dès les premières décades du Vie siècle avec Íltud et son monastère d'Ynys Pyr, grande école d'ascèse et de culture, c'est bel et bien en Irlande que ce mouvement connu l'épanouissement le plus fécond. En un quart de siècle l'île se couvre de monastères qui sont autant d'écoles d'un très haut niveau intellectuel, mais aussi de centres d'où partiront nombres de missionnaires, les moins célèbres n'étant pas Colomba, qui établit le monastère de Iona et convertit l'Ecosse, et Colomban, qui évangélisa la Gaule mérovingienne et fonda le monastère de Luxeuil.

Partagés entre la contemplation et l'évangélisation les moines celtes n'en oublièrent pas pour autant l'aspect ascétique de la voie qu'ils avaient choisis. Ils s'astreignaient à un jeûne complet deux jours par semaine et ajoutaient au Carême ordinaire deux autres temps de jeûne, l'un pendant l'Avent, l'autre après la Pentecôte. Certaines règles monastiques (chaque monastère avait alors sa règle propre, généralement codifiée par le fondateur ou son successeur) prescrivaient trois longs offices par nuit. La liste des mortifications est tout aussi impressionnante, par exemple l'immersion dans l'eau froide en pleine nuit durant l'hiver semble avoir été une pratique courante, moins dure en apparence était la position préconisée pour la prière, que les irlandais appelait *cross fighell*, et qui consistait à se tenir immobile les bras en croix. L'autre aspect particulier de la prière des moines irlandais consistait en ce que celle-ci était essentiellement basée sur le Psautier, que les moines apprenaient entièrement, ainsi que sur les *loricae*, de longues prières constituées d'invocations. La plus célèbre de ces *loricae* ou « cuirasses » est celle dite de Saint Patrick :

« Crist domm imdegail indiu  
ar neim ar loscud  
ar badud ar guin condomthair ilar fochraice.

Crist lim, Crist reum Crist im degaid  
Crist indium Crist issum Crist uasum

Crist dessum Crist thuathum

Crist iIllius Crist isius Crist inerus ...»<sup>12</sup>

9 Christian-Jo Guyonvarc'h, Françoise le Roux, *La civilisation celtique, Ouest-France, Rennes, 1990, ~. 181.*

10 Olivier loyer, *Les chrétientés celtiques, Terre de Brume Editions, Rennes, 1993, p. 24.*

11 Cf, Monseigneur Jean de Saint-Denis, *Le Pouvoir Souverain dans l'Eglise, pouvoir d'économie divine (Essai exégétique sur Jean XX, 19 à 23), C.O.E.D, Paris, 1988.*

On retrouve là les mêmes principes que dans le monachisme oriental primitif mais ce qui différencie vraiment les chrétientés celtiques c'est bel et bien le pouvoir de l'abbé qui prend le pas sur celui de l'évêque. Ces différences, ces originalités seront à la source du conflit avec Rome qui vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle, après la crise grave de l'Empire, se réorganise et décide de reprendre en main tout l'Occident chrétien. Les Celtes auront du mal à comprendre les reproches qui leur seront adressés.<sup>12</sup> Il faut aussi savoir qu'à cette période l'influence des monastères irlandais et bretons est très importante sur le continent, tant au niveau religieux que culturel ou artistique. Le conflit qui s'ouvre avec Rome comprend en fait trois plans, le premier est liturgique et porte pour l'essentiel sur la date de Pâque, ce qui n'aurait peut-être gêné personne si l'institution monastique celtique n'avait pas eu une telle importance sur le continent. Le second plan est institutionnel, en effet deux « styles » d'église, deux « esprits » s'opposent alors, l'un tenant de l'autorité de la succession apostolique, l'autre de celle de l'ascète, du solitaire de Dieu, de l'anachorète. Le troisième plan se greffe sur le précédent et s'avère de nature politique, Rome souhaite asseoir son pouvoir sur celui des évêques en délimitant les diocèses et en les hiérarchisant. En Gaule par exemple, le conflit porte sur l'autorité de la métropole, on donne à Tours l'autorité sur la Gaule occidentale alors que Dol réclamait le titre de métropole. On tentait alors de soumettre les Bretons à leurs ennemis. Les fidèles de l'Eglise celtique ne s'étaient jamais déclarés contre l'autorité de Rome mais entendaient rester fidèles aux coutumes héritées de ceux qui furent ses fondateurs. C'était sans compter sur le courant de l'histoire et l'opiniâtreté de Rome, qui au bout de deux à trois siècles obtiendra de cette Eglise, injustement incomprise parce que plus éloignée, et parfois volontairement tenue à l'écart, qu'elle se conforme à ses exigences: « Impuissante à compléter sa hiérarchie demeurée imparfaite, l'Eglise celtique se prête sans grande résistance, mais pourtant sans grand enthousiasme à l'action réformatrice qu'exerce sur elle les grands centres ecclésiastiques voisins, Cantorbéry et York pour les îles et Tours pour l'Armorique »<sup>13</sup>.

Il reste néanmoins aujourd'hui encore le souvenir d'une extraordinaire culture qui naquit dans les monastères les plus lointains avant de submerger l'Europe. Mais il reste aussi à explorer les relations qui ne manquèrent pas d'unir ces Eglises à la tradition du Saint Graal, qui elle aussi enflammera l'Europe toute entière. Il n'est que de constater le rôle accordé aux figures des solitaires de Dieu dans la plupart des récits arthuriens pour comprendre l'importance des conceptions particulières des Eglises celtiques. Celles-ci mériteraient largement d'être considérées sur un plan plus ésotérique, en rapport avec la charge qui leur incombaient, à savoir conserver le Saint Vaissel. Il y a certainement dans tout cela un lien étroit avec ce que signalait le Père Boulgakov au sujet de la transformation de l'humanité dont le Saint Graal aurait été un signe<sup>14</sup>. Mais il y a peut être une raison profonde au fait que la dogmatique chrétienne ait laissé échapper les thèmes des légendes arthuriennes et que ceux-ci aient dès lors trouvé refuge dans la liturgie<sup>15</sup> et la littérature.

12 « *Que le Christ me protège aujourd'hui contre le poison, contre la brûlure, contre la noyade, contre la blessure, pour qu'il me vienne abondance de récompenses Le Christ avec moi, le Christ le Christ devant moi, Le Christ derrière moi, Le Christ en moi, Le Christ au-dessus de moi, le Christ au-dessous de moi, Le Christ à ma droite, Le Christ à ma gauche, Le Christ en largeur, Le Christ en longueur, Le Christ en hauteur ...* ». Traduction T. Jolif d'après l'édition de la *Lorica Sant Padraig in, Ogam, Tradition celtique, Tome XVIII, Rennes, 1966, p. 166. Les derniers termes sont à rapprocher de ce que dit Saint Paul dans l'Epître aux Ephésiens, I, 18, : « Ainsi vous recevrez la force de comprendre, avec tous les saints, ce qu'est la Largeur, la Longueur, la Hauteur et la Profondeur, vous connaîtrez l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance et vous entrerez par votre plénitude dans toute la Plénitude de Dieu ».*

13 Dom Louis Gougaud, *Les chrétientés celtiques, Editions Armeline, Crozon, 1995.*

14 Serge Boulgakov, *Le Saint Graal, Jean XIX, 34, in Contacts, tome XXVII, n091, 1975.*

15 Nous pensons en l'occurrence à l'Épiclese dans la liturgie du rite celtique dite de Saint Patrick au cours de laquelle prenait place « l'Oraison périlleuse » (du latin *periculose, periculosus, a, um, dangereusement, avec danger, risque péril, dangereux, périlleux*. Cf Félix Gaffiot, *Dictionnaire latinfrançais*, Hachette, Paris, 1989, p. 417.) le prêtre effectuait alors trois pas en arrière puis trois pas en avant qui représentent trois façons de pécher et de se renouveler en Dieu. Cf T.R.P Patrick Gérard,